

"Médite le passé, prévois l'avenir."

Louis XIV ET SON SIECLE.

Nous empruntons à la Revue de l'Athènes Louisianais l'étude suivante qui vient d'être couronnée par l'Athènes et dont l'auteur est le Rev. P. M. S. M.

Les grands siècles sont rares. Quand un pays en possède un dans son passé, il a le droit d'en être fier. Sans doute il peut se tromper en admirant telle période de son histoire où les événements et l'état social semblent revêtir à ses yeux un caractère de grandeur extraordinaire. Mais quand, à cette admiration intéressée, vient se joindre l'éloge non équivoque des nations rivales, il n'y a plus de doute : c'est à bon droit qu'on vante ce siècle glorieux. Le XVIIe siècle fut toujours considéré comme une de ces époques privilégiées où l'esprit humain, acquiesçant tout d'un coup une merveilleuse fécondité, répand sur une société polie et bien au delà de toute frontière, une ample moisson de fruits de son talent et de son génie. Ce sont, dans toutes les branches intellectuelles, de magnifiques chefs-d'œuvre de l'antiquité qu'on imite n'a pas toujours égalés. A ces premiers avantages viennent s'ajouter plusieurs grandes victoires, et l'éclat plus durable qui s'attache aux armées commandées par d'habiles capitaines. A l'intérieur l'administration s'organise, crée entre les différentes provinces du royaume, un lien de solidarité et d'union qui rend les forces plus compactes. On peut dès lors juger que le corps social est fortement constitué et capable pour un temps des plus grandes entreprises. L'esprit qui anime ce corps vigoureux se développe parallèlement. On peut dire qu'il centralise aussi ses ressources et ses lumières, amas précieuses des plus nobles matériaux, que les ouvriers de l'intelligence sauront mettre en œuvre à la première occasion. Ou plutôt ce patrimoine idéal fait naître en eux une soudaine inspiration, une heureuse activité qui se traduit par des œuvres finies dans tous les genres : éloquence et poésie, art théâtral, dessin et musique, peinture et architecture. Le siècle de Louis XIV possède au suprême degré cette âme artistique et littéraire. Il n'en faut d'autre preuve que ce grand nombre de savants et d'hommes illustres dont les noms à jamais glorieux embellissent l'histoire de la France. La plupart reçurent de leur vivant des récompenses et des honneurs fort enviés. A leur mort leur gloire n'a point subi d'éclipse ; elle n'a fait que grandir ; car le jugement de la postérité a pleinement confirmé celui de leurs contemporains. Et le XIXe siècle à son déclin, fier de ses propres conquêtes, ne croit pas injuste à lui-même de saluer ce passé du nom de Grand siècle. Peut-on douter après cela que le XVIIe siècle, son roi magnifique et sa société d'élite, n'aient acquis la plus sûre immortalité ?

Une pléiade de grands hommes autour d'un grand prince ; ainsi nous apparaît ce siècle unique ; et nous ne croyons pas qu'on puisse le dépouiller de son auréole. Le règne de Louis XIV mérite donc de fixer l'attention des temps, moins toutefois par l'intérêt qui s'attache aux personnalités et aux événements, que par l'influence qu'exerça sur le monde entier le grand mouvement intellectuel du XVIIe siècle. Cette influence est certainement la part la plus glorieuse de l'héritage du grand siècle. Si la société contemporaine veut se retracer le chemin qu'elle a parcouru pour arriver à ce haut degré de politesse, de progrès scientifique et moral, à cette haute culture enfin qui nous permet de croire que notre civilisation est sans rivale, il lui faut, de toute nécessité, remonter au siècle de Louis XIV. Ce sont les grands écrivains, les fameux artistes, les brillants seigneurs et les belles dames de cette époque qui jetèrent les fondements de ce vaste temple intellectuel que s'appelle la civilisation française. On peut dire aujourd'hui : la civilisation universelle. On a pu croire, même au milieu de notre siècle si éclairé, que les sciences exactes, à cause de leur caractère pratique, contribuaient plus puissamment que les Belles-Lettres et les Beaux-Arts à former l'âme d'une société ainsi qu'à augmenter la prospérité matérielle d'un pays. Dans ce cas le XVIIe siècle ne devrait pas s'appeler siècle de Louis XIV ; car, encore que les sciences aient reçu de Pascal et de Descartes des perfectionnements admirables, l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne, et le

même époque, n'étaient point dépourvues de savants de premier ordre. Mais, on ne s'y trompe pas : la force civilisatrice des sciences positives est limitée, du moins si on en compare les effets avec le raffinement et l'ingénieuse subtilité qu'amènent l'étude, l'amour la passion du bien dire et du bien exécuter. De somptueux édifices, où l'art et le goût éprouvent leur dernier effort, inspirent l'amour et la recherche du beau à toute une cité, à tout un peuple, plus éloquentement que ne le ferait un cours complet de parfaite esthétique. Les vers harmonieux d'un poète de génie, le discours plein de feu d'un prédicateur sublime font plus d'effet et laissent plus de traces que la solution d'un problème de hautes mathématiques. Un salon fréquenté par des personnes cultivées qui traitent, en termes fort polis, de sujets relevés, exerce sur le public au dehors un empire incontestable. L'art même de la conversation peut être poussé à un degré fascinateur. Quant aux belles dames qu'une éducation aussi longue que soignée a mises à même de paraître avantageusement dans le milieu le plus distingué qui fut jamais, la politesse de la cour et le commerce des beaux esprits parachevèrent en elles les charmes de la nature féminine ; ce qui leur permet d'apporter au grand jeu de la société de précieuses ressources, un talent que l'homme n'a pas. La souplesse, la versalité de leur génie ne les empêche pas toujours d'atteindre à la profondeur de la pensée. Sous le plus aimable enjouement, la marquise de Sévigné glisse parfois de sublimes réflexions. Et qu'elle en fait naître dans l'esprit de ses lecteurs ! Madame de Maintenon ne quitte guère le ton de la gravité et de la parfaite raison.

C'est l'éternel honneur du siècle de Louis XIV de pouvoir nommer, à côté de tant d'hommes illustres dans tous les genres, un grand nombre de femmes d'élite que le talent et la beauté placèrent au premier rang. La cour de Versailles déploie un luxe de bon goût qui n'a rien de commun avec l'étalage ou la profusion des richesses. L'héritier des anciens seigneurs féodaux, dépourvu de leur puissance, ce n'est plus que le canon de Richelieu ont démantelé les vieilles murailles derrière lesquelles ses ancêtres bravaient impunément le pouvoir royal, peut venir à la cour se consoler de sa déchéance. Bien renté, il se procure une magnifique équipage ; il quitte son château lézardé, trop tristes à son honneur, et prend le chemin de Versailles. Quel bonheur s'il peut être admis en la présence du Roi ! Quel beau rêve réalisé, s'il obtient une charge de gentilhomme ordinaire ! Les familles nobles les moins ambitieuses briguent l'honneur de fournir des pages au service de la cour. Et comme si cette noblesse raffinée par l'émulation et le frotement ne jetait pas encore assez d'éclat autour de sa personne royale et sacrée, Louis XIV crée de nouveaux titres pour ses ministres et secrétaires d'Etat, hommes déjà très recommandables par leur vrai mérite. On ne leur conteste pas la première place après les princes du sang ; et l'on peut voir des seigneurs de vieille souche attendre à la porte de Colbert et de Louvois dont ils qu'étaient le favori.

Au-dessus des courtisans chamarrés de plumes et de galons d'or, au-dessus de ces fameux ministres tout dévoués à la gloire de leur maître et à la fortune de l'Etat, plane la grande figure du Roi-soleil, autour de laquelle tout le reste rayonne. Quand il se donne à Versailles une de ces fêtes féériques qui excitent l'admiration et l'envie des cours étrangères, il semble bien que la France peut déployer des richesses uniques, et que son roi nage dans le faste et la grandeur. La France et Louis XIV joignent à cette gloire, celle d'offrir à d'illustres malheurs l'hospitalité la plus douce. Quand la reine d'Angleterre, princesse de Modène, arriva en France, elle fut émerveillée de la splendeur de Versailles. En Italie même, elle n'avait vu rien d'égal à la magnificence qui environnait Louis XIV. Mais ce qui la toucha davantage, ce fut la noble et généreuse manière dont le roi l'accueillit. Allant à sa rencontre, il la salua par ces délicates paroles : "Je vous rends, Madame, un triste service ; mais j'espère vous en rendre bientôt de plus grands et de plus heureux." Au château de St-Germain où il la conduisit, elle fut servie comme une reine de France. Elle y trouva tout ce qui sert à la commodité et au luxe ; des présents de toute espèce, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes, jusqu'à une bourse de 10,000 louis d'or déposés sur sa toilette. Son mari arriva un jour après elle et lui fut l'objet de mêmes attentions. Il reçut d'innombrables présents, et on lui assigna 100,000 francs pour l'entretien de sa Maison. Des officiers et des gardes du Roi furent attachés à sa personne. Jamais Louis XIV n'avait

paru si grand ; et cependant toute cette réception était peu de chose auprès des énormes préparatifs qu'il fit ensuite pour remettre Jacques II sur le trône des Stuarts. Mais en vain Tourville défit les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande par une victoire qui assura à la France l'empire des mers pendant deux ans, rien ne put rétablir la fortune de Jacques II. Le prince d'Orange, descendu en Irlande, y battit 5000 Français et 15,000 Irlandais. Les Français combattirent, les Irlandais lâchèrent pied. "Les Irlandais, dit Voltaire, si bons soldats en France et en Espagne, ont toujours mal combattu chez eux." Jacques se retira le premier, non par manque de bravoure militaire, mais par abatement. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Louis XIV ne se rebuta pas. Il fit deux nouvelles tentatives pour rendre au malheureux prince la triple couronne d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Ce fut en vain.

Il faut avouer que Louis XIV emprunta beaucoup de sa grandeur à la disparition du régime féodal et à la concentration du pouvoir dans ses mains. Par la création des ministères, il centralisa le gouvernement des provinces, et il peut dire un jour : "L'Etat, c'est moi." A l'instar du pouvoir politique, tout s'unifia, se systématisa ; aussi bien la philosophie, docile désormais à la méthode qu'elle tient de Descartes, que l'art de la guerre dont Turenne et Vauban font une véritable science. La langue elle-même s'épura, se régularisa. L'Académie, fondée au siècle précédent, veille avec sévérité à sa conservation et interdit tout écart. L'éloquence, celle de la chaire surtout, rompt définitivement avec les traits de mauvais goût, qui la déparaient jusque-là. Il faut une langue perfectionnée pour que les œuvres des auteurs soient admirées dans les âges suivants. C'est l'avantage qui fut donné aux prédicateurs du grand siècle. Ils créèrent des chefs-d'œuvre qui égalent et même surpassent ce que l'on vit jamais de plus beau dans les lettres. Ces chefs-d'œuvre servent de modèles à tous ceux qui aspirent à exercer avec dignité le ministère de la prédication, et ils sont même étudiés par des littérateurs profanes qui viennent admirer des merveilles de pensée et de style qu'ils ne rencontrent point dans d'autres compositions. Les noms des grands hommes qui ont élevé, à la gloire de la Religion et à celle de la France, ces monuments immortels ne sont prononcés qu'avec un sentiment d'admiration et de respect. Mais si, à deux siècles de distance, et à la simple lecture de leurs écrits, ils font sur notre âme une impression si profonde, que serait-ce si nous avions pu les entendre nous-mêmes ! Si nous avions été témoins de leurs triomphes ! Si nous avions vu Bossuet, Bourdaloue, Massillon, paraître, l'air inspiré, dans la chaire chrétienne, et annoncer, en présence des autels, avec l'enthousiasme et la sublimité des prophètes, les grandes vérités de la foi, au monarque le plus puissant du monde et à tous les hommes de génie qui entouraient son trône ! Qu'on se rappelle le haut point de gloire où la France était parvenue sous le règne de Louis-le-Grand, qu'on se représente la cour la plus brillante de l'univers ; et, en songeant que les ministres de la Religion dominaient avec autorité toutes ces grandeurs, on aura quelque idée de la majesté et de la puissance de leur parole. Plus les hommes s'élevaient autour d'eux, plus eux-mêmes semblaient grandir. Toutes les ambitions glorieuses ne servaient qu'à faire ressortir avec plus d'éclat la gloire plus haute de leur ministère.

Le barreau, sans rivaliser avec la chaire chrétienne, entre aussi dans la voie de la véritable éloquence judiciaire. Il abandonne à jamais un latin déplorable pour plaider dans cette langue française qui sans renier ses origines, s'affranchit de la tutelle des langues mortes, et vole de l'essor des langues vivantes, bien élaborées et suffisamment fixées. On ne peut le nier, la langue française polie, châtiée, telle enfin qu'on la parle au grand siècle, a grandement contribué à pousser les esprits à ce degré d'élevation qui caractérise la société du XVIIe siècle. Et d'où vient cette vertu spéciale de la langue qui nous est chère ? De sa clarté et de sa difficulté même. Toutes les langues sont claires pour exprimer les choses matérielles. Mais faut-il atteindre aux vérités métaphysiques ou exprimer d'une manière vive et précise à la fois, les sentiments d'une âme élevée, servez-vous de la langue aux nuances, servez-vous du français ; lui seul est capable d'une telle analyse. Lui seul trouve l'expression idéale et consacrée. C'est la langue maîtresse de la chaire et de la diplomatie ; mais elle a tant de souplesse qu'elle est encore la langue de la galanterie et du vaudeville. Les langues abondantes et difficiles, et certes les français en est une, conduisent

l'esprit à l'habitude et au maniement des pensées élevées, par l'effort incessant qu'elles exigent de celui qui les parle. Voilà pourquoi il ne faut ni trop admirer les langues faciles, ni trop vouloir simplifier une langue qui offre des épreuves aux plus habiles. Les mieux e-t encore de parler comme on peut cette langue difficile, fière et douce. Qu'on veuille bien excuser cette digression.

De nombreux monuments, de superbes édifices, dont le riche exécutif porte l'empreinte du prince magnifique qui les fit élever, atesteront bien longtemps que le génie de la France sut trouver, au milieu des guerres incessantes et coûteuses, les ressources nécessaires pour réaliser ses plans grandioses. Mais qu'on nous permette d'exalter les œuvres de l'esprit au-dessus des palais de Mansart et des jardins de Le Nôtre. Nous avons dit les progrès étonnants de l'éloquence ; ceux de la poésie ne furent pas moindres, et si les noms de Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon rappellent les fastes de la chaire chrétienne, les noms à jamais fameux de Corneille, Racine, La Fontaine, Molière, Boileau nous ramènent le souvenir de tout ce que le génie poétique a produit de plus parfait. Corneille est aussi un sublime que Shakespeare sans tomber dans la même exagération, sans recourir aux couleurs sombres, aux gubres de Sophocle et du grand tragique anglais. Racine a plus d'art et autant d'harmonie que les Grecs. Molière pour le comique l'emporte aisément sur Aristophane son modèle. La Fontaine reste inimitable ; et l'Art poétique de Boileau, moins riche que celui d'Horace en beautés littéraires, l'emporte sur l'œuvre du poète latin par le tour piquant et l'utilité des préceptes.

Ces grands noms à eux seuls suffiraient à immortaliser un siècle. Mais le XVIIe siècle, après ses grands orateurs et ses grands poètes, peut citer toute une liste de fameux capitaines : Condé, Turenne, Vauban, Duquesne, Tourville, Duguay-Trouin, Charlevoix, Jean Bart, Luxembourg, Catinat, Villars et bien d'autres, qui tous, avec une fortune diverse, maintinrent sur cent champs de bataille l'antique renom des armées françaises. Ainsi le XVIIe siècle à toutes les gloires ! Quel siècle que celui où les vers du grand Corneille l'arrachent des larmes au grand Condé ! où l'aigle de Meaux prononce, d'une voix émue, sur la dépouille du héros de Rocroi, une oraison funèbre qui fait encore verser des larmes !

Hélas ! les plus belles choses ont un revers. Et ce siècle tant vanté, où le grandeur humaine arriva à son apogée, dans le moment où elle semble s'incarner, renferme des principes de décadence et d'agitation sociale. Personne, il est vrai, n'ose encore parler de déluge, mais l'eau qui forme les torrents révolutionnaires monte toujours. Dans l'âme du peuple s'amassent des flots de colère, et l'on commence à croire que la résignation n'est pas toujours un devoir. La populace ameutée poursuivra à coups de pierre le cerceuil du grand Roi. Il sera bien évident alors que la tentative de substitution, — fit-ce en invoquant l'autorité et le droit divin, — le pouvoir absolu au principe harmonieux de la réciprocité des droits et des services n'a point réussi à ses auteurs. Quand le peuple est mécontent toutes ces grandeurs, on aura quelque idée de la majesté et de la puissance de leur parole. Plus les hommes s'élevaient autour d'eux, plus eux-mêmes semblaient grandir. Toutes les ambitions glorieuses ne servaient qu'à faire ressortir avec plus d'éclat la gloire plus haute de leur ministère.

Le barreau, sans rivaliser avec la chaire chrétienne, entre aussi dans la voie de la véritable éloquence judiciaire. Il abandonne à jamais un latin déplorable pour plaider dans cette langue française qui sans renier ses origines, s'affranchit de la tutelle des langues mortes, et vole de l'essor des langues vivantes, bien élaborées et suffisamment fixées. On ne peut le nier, la langue française polie, châtiée, telle enfin qu'on la parle au grand siècle, a grandement contribué à pousser les esprits à ce degré d'élevation qui caractérise la société du XVIIe siècle. Et d'où vient cette vertu spéciale de la langue qui nous est chère ? De sa clarté et de sa difficulté même. Toutes les langues sont claires pour exprimer les choses matérielles. Mais faut-il atteindre aux vérités métaphysiques ou exprimer d'une manière vive et précise à la fois, les sentiments d'une âme élevée, servez-vous de la langue aux nuances, servez-vous du français ; lui seul est capable d'une telle analyse. Lui seul trouve l'expression idéale et consacrée. C'est la langue maîtresse de la chaire et de la diplomatie ; mais elle a tant de souplesse qu'elle est encore la langue de la galanterie et du vaudeville. Les langues abondantes et difficiles, et certes les français en est une, conduisent

tromper, c'est le mépris de la vie et de ses plus beaux avantages qui leur donne cet air de tristesse hautaine, au milieu même des livrées et des insignes de leur grandeur.

Interrogez-les sur leur propre destinée ! Tous d'une voix, ils vous répondront avec Bossuet : "Vanité des vanités !" Voilà, au bout du compte, le cas qu'il faut font de la vie, après une carrière brillante, agitée. Théologiens par goût autant que par éducation, d'une âme profondément religieuse, un peu jansénistes à leur insu, ils ont l'esprit trop chagrin pour s'émouvoir à la seule pensée de l'avenir. Revenons, comme le vieux Roi, des illusions de la gloire, il leur reste un fond de tristesse qui se laisse à peine deviner, car ces âmes sont calmes par fierté quand leurs grandes passions n'élevaient pas la voix. Quelques-uns peuvent être satisfaits de ce mortel abattement dont le grand dauphin ne put jamais se défaire. "Ne voyez-vous pas que je meurs d'ennui !" s'écria Madame de Maintenon au faite de la grandeur ; tandis que la dauphine de Bavière, prise de langueur, refuse de quitter sa solitude et de paraître à la cour. Sans doute cette société a fait trop d'efforts, elle a jeté trop d'éclat dans le présent ; elle n'a plus le courage ou la curiosité d'envisager l'avenir. Elle ne fera donc pas de prédictions à ce sujet. Pour qu'elle en fit il faudrait que Dieu l'y contraignit, comme autrefois certain prophète de l'Ancien Testament.

Seul en ce temps, le Cygne de Cambrai fit entendre quelques accents prophétiques ; et s'il est un point par où Fénelon l'emporte sur son rival de Meaux, c'est par l'intuition des choses futures. Il prévoit l'écueil où même fatalement l'excès du pouvoir absolu. Cette conviction fut assez profonde en lui pour le décider à tracer ça et là dans ses ouvrages quelques lignes d'un programme politique plus libéral. A cet égard, il est vraiment l'honneur d'être le premier ancêtre de la Révolution, si l'on prend ce mot dans le sens favorable où il exprime le changement radical du régime de discrétion au régime de réciprocité. Que le portrait d'Idoménée, prince ambitieux et ami du luxe, soit une critique de Louis XIV, il est permis de le croire ; mais peut-être convient-il de généraliser cette critique et d'en faire l'application à tout despote qui ne reconnaît à ses sujets d'autre liberté que celle d'obéir aveuglément à ses caprices. Avant l'apparition du Télémaque, Louis XIV eut avec Fénelon un entretien demandé, au cours duquel il le questionna sur les meilleurs principes qu'il convenait d'adopter, et dont un principe accompli dut s'inspirer dans le gouvernement de ses peuples. On prétend qu'au sortir de cette conversation, Louis XIV aurait dit à l'un de ses courtisans : "Je viens d'entretenir le plus bel esprit et le plus chimérique du royaume." reproche trop souvent refait à la mémoire de Fénelon, mais qui se change en son meilleur éloge. Car depuis deux siècles les préteudues utopies de l'archevêque de Cambrai sont passées du domaine du roman dans celui de la réalité, et les soi-disant chimères ont pris un corps. Aujourd'hui ce mouvement continue. Pour s'en convaincre, qu'on relise les œuvres de Fénelon et qu'on réfléchisse aux nouvelles classes que les peuples modernes font entrer dans leur contrat politique et social. Aussi, osons-nous dire que le mérite de Fénelon, son plus grand mérite, aura été celui de l'innovation générale et hardie. Nous croyons que les cahiers de Doléances et de Réformes présentés par les députés des Provinces à l'assemblée de 1789, s'inspiraient largement des idées de l'archevêque de Cambrai. Quel maître que le jeune prince formé à cette école progressive n'ait pas regné quelques années sur la France ! Certes, il eût fait entrer cette nation dans la voie de Réformes équitables, et l'eût conduite d'un pas sûr jusqu'à cette liberté si belle, si nécessaire qui ne fut acquise ensuite qu'au prix de trop de sang et d'un bouleversement général.

Louis XIV, au milieu des malheurs multiples qui attristaient sa vieillesse sans abatte sa grand'âme n'eut pas le pressentiment de ce qui allait arriver un demi siècle après lui. Sa mort fut calme ; elle lui parut douce. Mais si par le côté économique et social le grand siècle, vers sa fin, présente à l'œil le moins clairvoyant des vices graves, des symptômes qui font trembler pour l'avenir c'est que toutes les sociétés ont un point faible, et que jamais tout n'est à louer dans le siècle le plus beau. Mais le XVIIe siècle n'a pas besoin d'éloge immérité ; il a assez de sujet de s'enorgueillir pour dédaigner l'encens d'une apothèse outrée. Tel que l'histoire véridique et impartiale nous le montre, il ne saurait manquer de plaire à nos regards, de passionner notre étude et de gagner notre admiration. Il en sera toujours ainsi.

PETITES DEFINITIONS.

- L'amitié. Un chien fidèle qui défend son maître.
La perfection. La voir toujours chez les autres et jamais chez soi.
La coquetterie. La coquetterie des grandes âmes est de cacher leurs larmes dans un sourire.
Le sourire. Une fenêtre qui s'ouvre sur un cœur joyeux.
L'espérance. Salle d'attente de la déception. Messieurs les voyageurs en voiture !
La mort. La mort, c'est la vie.
Le cœur. L'horloge du corps.
L'intérêt. Le bureau de l'amitié.
L'amour. L'amour sème les sourires et moissonne les larmes.
Tact. Le doigté de l'esprit.

Feix qui Credit.

Devant le noir problème Nommé mort, se trouva, Le savant et tout à fait Dit : "Je ne sais pas !"
L'ouïe de ce mystère Trop sombre à pénétrer, N'est-il donc que la terre On l'homme doit rentrer ?
Alors, l'âme immortelle, "Tout au moins en le croit - L'âme que devient-elle Quand le corps devient froid ?"
Sans forme, sans substance, Et n'ayant plus aucun Appareil d'existence Et-elle encore quelque chose ?
L'homme reste-t-il l'homme En son identité, Celui qui a vuais l'homme Ou qu'Homère a chanté ?
Et la femme elle-même Restrainte-elle aussi Plus tard, si qu'on l'aime Plus tendrement qu'elle ?
Car, malgré ma parole Et malgré son serment, Nous jouons tous un rôle Dans lequel chacun ment ;
Et nos amours suprêmes, Rimant avec l'orgueil, Ne sont que des poèmes Qu'on finit en deux jours.
On bien, quand l'homme sombre Dans cette obscurité, Mystérieuse et l'ombre D'un nul à est remonté ;
Quand la femme splendide Un jour ou deux devient La pâture sordide Des vers, et leur convient,
Et que, tant que nous sommes, Destinés à mourir, Etant de simples hommes, Il nous faut tous mourir.
Est-il bon qu'on proclame, Et dogme incontesté, Nous avons tous une âme Immortelle ou béate ?
N'est-il pas bien plus sage, Devant le trou béant, - La vie, non le passage - De conclure au néant ?
Ne vaut-il pas mieux dire, Sans croire à l'au-delà, - Un rêve qui fait rêver, - Que tout est fait là ?
Mais ce trou, cette tombe Et cette obscurité, Ou chacun de nous tombe Avec fatalité ;
Ou la femme adorable Et l'homme le plus grand Ont un sort inévitable, Egal au même sort ;
Oh, par loi de nature Et qui ne dit son Don d'vient poétique Responsante et sans son,
Sont un affreux problème Qui peut, redisons-nous, Rendre un passant tout blême Ou... des moines à genoux.
Après tout, ô poète, Prompt et le souriant, Qu'est-ce qui t'inquiète Et peut t'inquiéter ?
Et pourquoi donc, ô maître Ignorant ou savant, Voulez-vous bien reconnaître L'après comme l'avant ?
Laissons-là le mystère, La mort ou le trépas, Sans chercher à le rendre Plus grand et plus éternel ;
Au dénuement, qu'importe, Et que peut vous choir Le sort qui vous a vu naître Le néant sans douleur ?
Ou mieux encore, peut-être, Lorsque vous n'êtes point Le savant ou le maître, Ignorant sur tout point,
Mais bien plutôt la femme Qui, sans apostrophe, Tant s'empare de l'âme Pour l'immortaliser.
Pourquoi dans l'ignorance Qui ne raisonne pas, Mourir sans l'espérance Et craindre le trépas ?
Et pourquoi ne pas être Le père sans savoir, Qui veut bien reconnaître Les choses sans les voir.
Que nul profond problème N'émeut, ne peut laisser, Ne rend sceptique ou blême, Et qui croit sans penser ?
Qui sait si la croyance De ces innocents, N'est pas le fait d'un Dieu, D'un sublime ou d'un diable ?
Qui sait, qui sait, honnêtement, Mais feix qui credit, Est un sage assomé, Qui mérite crédit.

LE HERALD,

C'est ce jour-là que parut à New-York le premier numéro du journal de ce nom, devenu depuis et resté le roi incontesté de la presse, non seulement américaine, mais du monde entier. Son fondateur était Gordon Bennett, qui avait à lui un capital et une idée ; le capital était bien petit — deux mille cinq cents francs — mais l'idée était grosse de millions ; c'était de créer une feuille indépendante, ne soutenant aucun parti, supprimant tout article de fond, se bornant à des faits, laissant le plus souvent au lecteur le soin de les commenter et de les apprécier, et de réduire à 15 francs par an le prix de l'abonnement pour ne demander qu'à l'annonce l'aliment de sa prospérité ; lorsque huit jours après il s'avisait le premier en Amérique, de publier la côte des fonds publics et des valeurs diverses à la Bourse, banquiers et courtiers lui firent un procès sous prétexte qu'il s'occupait de leurs affaires privées, le résultat fut de faire connaître son journal et de lui faire surgir des abonnés de tous côtés. C'est dans la parti qu'il sut tirer de l'annonce que Bennett fut vraiment sans rival ; refusant d'insérer aucun avis ministériel pour mettre son indépendance à l'abri de tout soupçon et parce qu'il ne reconnaissait pas au gouvernement le droit de fixer lui-même le prix qu'il lui convenait de payer, il révolutionna l'annonce privée en y introduisant la variété et la clarté ; elle était à peine lui avant lui, reléguée à la quatrième page des feuilles politiques, maintenu sans changement pendant des semaines et des mois entiers ; Bennett bouleversa tout cela ; type uniforme pour toutes, prix égal, classement par rubriques spéciales, et refus de nouvelle insertion sans modification ; le résultat fut un journal où sur quatre-vingt seize colonnes il s'en trouve une moyenne de cinquante d'annonces. Mais l'élément principal du succès de Bennett, celui qui appela cette profession d'annonces par l'immense diffusion de son journal, ce fut la rapidité et la sûreté de ses informations ; il ne recula devant aucune dépense pour y arriver, on peut dire qu'en cette matière il fit des prodiges avec son armée de correspondants ; il en vint à être mieux renseigné que le gouvernement lui-même ; pendant la guerre de Sécession il donna le premier la liste exacte des différents corps d'armée du Sud, de leur situation, des noms des commandants et officiers, et deux jours après la bataille de Bull's Run (21 juillet 1861) alors qu'on la prétendait indécise, il annonça le premier l'écrasement complet des Fédéraux en donnant la liste complète et nominative des tués et des blessés ; tout cela était tellement fort qu'on l'accusa d'intelligence avec l'ennemi, il provoqua une enquête qui lui valut les remerciements officiels du gouvernement pour ses "efforts patriotiques", il avait consacré 2 millions 200,000 francs à son service de renseignements ; la circulation de son journal doubla presque instantanément ; lorsqu'en 1866 il céda son journal à son fils, les 2,500 francs du 5 mai 1835 s'étaient transformés en une fortune personnelle de 25 millions. Le Herald grandit encore sous son fils, le monde entier devint le champ offert à ses correspondants ; en 1866 celui de Berlin se présente un télégraphe pour expédier le discours du roi de Prusse au Reichstag après la paix avec l'Autriche. "Mais cela va vous coûter une somme énorme ! — Allez toujours !" et la dépêche transmise : "combien ? — 36,000 fr. — les voilà." En 1868, c'est par le Herald que l'Angleterre apprend le succès de son armée en Abyssinie, ses courriers ont gagné de vitesse : ceux du général en chef ; et plus tard c'est encore le Herald qui se mettant en tête de retrouver Livingstone perdu en Afrique, envoie à ses frais Stanley à sa recherche, le retrouve et le ramène à Zanzibar avant même que l'expédition anglaise organisée dans le même but ait seulement pénétré dans l'intérieur du continent ; il fallut la remise des lettres et du journal de Livingstone lui-même pour convaincre la Société géographique de Londres que ce n'était pas là un canard américain.

Collision de deux trains près du Camp de Chickama ga. Tués et blessés. Chatanooga, 21 mai — Le train transportant le 1er d'infanterie du Missouri de la ville au Parc, est entré en collision à la station de Rossville, à environ cinq milles d'ici, à 9 heures du matin. Cinq soldats ont été tués et douze blessés. Le train militaire s'est heurté contre un train de passagers qui allait à toute vitesse.